

La biche aux bois : réflexions sur le genre dans le contexte mythographique et paradoxographique¹

DIMITRA ELEFThERIOU

Université de Ioannina

deleftheriou@uoi.gr

1. Introduction : le contexte paradoxographique

Durant l'époque hellénistique, l'augmentation considérable de la production livresque et la réorganisation du savoir d'une part, la prédilection pour le merveilleux, l'extraordinaire et l'admirable de l'autre, ont mené à la réalisation de vastes collections paradoxographiques, dont certaines, dans un format modifié, sont parvenues jusqu'à nous. Ces textes paradoxographiques,

¹ Je tiens à remercier Ch. Delattre, mon ancien directeur de thèse, ainsi que les rapporteurs pour leurs remarques sur certains points pendant la rédaction de cet article.

dispersés dans la tradition, ne se sont trouvés réunis dans le corpus que nous connaissons aujourd'hui qu'au XIX^e siècle².

Dans ce corpus paradoxographique, le sens de ce qui peut être qualifié de *paradoxon* s'étend en fait au-delà de l'extraordinaire et du surprenant. Les limites entre l'ordinaire et son contraire sont floues, et dépendent d'un choix narratologique effectué par chaque auteur. Les faits qualifiés de *paradoxa* ne vont pas forcément « contre la nature » (παρὰ φύσιν) : au contraire, ils font souvent partie de la nature, et sont remarquables seulement en ceci qu'ils sont rares et peu connus. Le terme *paradoxon* (παρὰ δόξαν) dans le corpus paradoxographique prend donc son sens dans une construction de l'auteur, conçue pour inciter son public à réfléchir sur les limites et les frontières de ce qu'il tient pour habituel et conforme à « ses attentes » (*doxa*) au regard des bizarreries que propose la nature³.

En effet, dans le cas des collections paradoxographiques, les phénomènes extraordinaires mentionnés ne résultent pas d'une observation directe, mais proviennent de textes aux objectifs variés, comme le souligne la mention fréquente des sources dans certains énoncés. Des expressions comme τὰ παρατηρημένα (« les choses qu'on peut observer »)⁴ sont dès lors ambiguës, puisqu'elles désignent un phénomène observé indirectement, via un texte. Les *paradoxa* sont ainsi retravaillés et intégrés dans le champ de la nature par le choix des paradoxographes : s'ils ne sont pas rejetés hors du cadre de la normalité, c'est d'abord du fait de l'auteur de la collection paradoxographique. La normalité devient ainsi un terme ambigu, qui signifie avant tout « ce qui se produit régulièrement », et en dernière analyse seulement ce qui

2 La constitution d'un corpus dit « paradoxographique », commence en 1839, avec l'édition d'Anton Westermann, chez G. Westermann, intitulée ΠΑΡΑΔΟΞΟΓΡΑΦΟΙ – *Scriptores rerum mirabilium Graeci*. Dans cette édition sont réunis, pour la première fois, des textes dont la thématique tourne autour de bizarreries de toute sorte – la nature, le monde animal et humain – et dont les auteurs sont qualifiés de paradoxographes. Les auteurs contenus dans ce volume s'étendent sur une large échelle chronologique, depuis l'époque hellénistique jusqu'au XI^e siècle de notre ère, en passant par les premiers siècles de l'Empire. Les titres compris dans le recueil de Westermann sont les suivants : Pseudo-Aristote (*Mirabilium auscultationes*), Pseudo-Antigonos (*Historiarum Mirabilium Collectio*), Apollonios (*Historiae mirabiles*), Phlégon (*Historiae mirabiles*, ainsi que des fragments des *Macrobii* et des *Olympiades*), Michel Psellos (*Lectiones Mirabiles*), et le *De mulieribus* d'un auteur anonyme. Le corpus paradoxographique le plus récent est celui d'Al. Giannini, *Paradoxographorum Graecorum Reliquae*, édité à Milan, en 1965.

3 Pour d'autres définitions de la paradoxographie voir Christ – Schmid – Stählin 1974 ; Jacob 1983 ; Schepens – Delcroix 1994 ; Pajón Leyra 2011. Voir aussi ma thèse de doctorat *Pseudo-Antigonos de Carystos, Collection d'Histoires extraordinaires : édition, traduction, commentaire*, soutenue à l'Université Paris Nanterre en avril 2018 (consultable en ligne).

4 Voir par exemple Apollonios, *Mir.* §35, §42.

est « naturel » à force de régularité. C'est sur cette ambiguïté de la norme par rapport à la nature que les paradoxographes fabriquent leurs énoncés.

La lecture d'un texte paradoxographique montre qu'il est construit comme un ensemble de notices autonomes. La construction de chaque énoncé paradoxographique suit ainsi une route bien définie : l'auteur extrait une donnée de son contexte original et l'insère dans un nouveau corpus de notices. En déconstruisant, donc, les énoncés paradoxographiques, nous pouvons espérer comprendre la méthode suivie par le paradoxographe ainsi que son objectif et le public auquel il s'adressait.

Notre article se focalise sur le cas de la biche aux bois⁵, un épisode célèbre dans la tradition littéraire sur lequel les informations sont souvent très variées. Nous montrerons en particulier à propos de cette biche aux bois comment se constituent deux dossiers dans deux corpus relativement proches, le corpus mythographique et le corpus paradoxographique⁶. À l'intérieur de ce dernier, l'examen de passages de la *Collection d'Histoires Curieuses* du Pseudo-Antigonos de Carystos montrera particulièrement la façon dont genre sexué et genre grammatical pouvaient interagir dans le cadre d'une méthodologie paradoxographique.

2. Les occurrences littéraires

J. Trinquier présente clairement le problème :

« Pour Aristote, la biche réalise (...) un paradoxe d'être un animal à cornes dépourvu de cornes, dans la mesure où il est conforme à la nature de la biche d'être une bête à cornes. De fait, le mâle possède bien des cornes et la biche, quoique de sexe différent, ne saurait être de nature différente »⁷.

Cette difficulté conceptuelle est résolue par Aristote dans un cadre zoologique où prime l'unité de l'espèce sur la différence entre les genres sexués : pour le philosophe naturaliste, certaines parties chez les animaux ne servent à rien aux femelles, et c'est pour cette raison que les femelles en sont dépourvues⁸.

Mais la réflexion d'Aristote s'inscrit dans un champ plus large qui est celui de la possible distorsion entre définition sexuée d'un animal (mâle ou femelle), représentation grammaticale de cette différenciation sexuée (masculin

5 À noter que le terme équivalent de « bois » en grec est κέρασ, « corne ».

6 Sur la proximité générale des deux corpus, voir Delattre 2013 : 93.

7 Trinquier 2008 : 80-81.

8 Sur les parties des animaux, III. 2. 662b.

ou féminin) et représentation grammaticale de l'espèce, à partir de l'un ou l'autre sexe (masculin ou féminin), ou par choix d'un terme indifférencié (différent du masculin ou du féminin, ou bien par adoption d'un genre neutre).

Dans les relations possibles entre un zoonyme (nom grammatical) et l'animal correspondant, A. Zucker relève ainsi un cas où « le zoonyme est d'un genre marqué, masculin ou féminin, régulier qui vaut pour l'espèce zoologique dans son ensemble, mais il apparaît parfois à l'autre genre, quand l'auteur veut souligner le sexe de l'individu en question »⁹. Le genre grammatical du nom qui désigne l'espèce peut être variable par rapport au genre sexué des animaux, que celui-ci soit reconnu comme différencié ou comme indifférent.

En grec ancien, l'emploi de l'article associé à un nom épïcène permet d'établir une distinction entre mâle et femelle, ou entre femelle et espèce. Selon St. Georgoudi, qui, dans son commentaire aux *Géoponiques* de Cassianus Bassus, prend l'exemple ambigu du terme βούς, le mot « désigne à la fois le bœuf et la vache... Pour dénoter le sexe, pour savoir si l'on a affaire à un *boûs* mâle ou à un *boûs* femelle, il faut la présence de l'article ou bien l'accord masculin ou féminin de l'adjectif »¹⁰. En revanche, on constate une préférence pour le féminin quand il s'agit de désigner un troupeau domestique, car ce dernier est constitué plutôt des membres femelles accompagnées par certains membres mâles¹¹. L'espèce peut être ainsi désignée au féminin, suivant un usage qui contraste avec l'adoption en français du masculin pour désigner la même espèce.

Les corpus mythographique et paradoxographique semblent adopter une solution toute différente, en revendiquant l'existence de biches dotées de bois, contre l'évidence des témoignages fondés sur l'observation directe de la nature. Au cours de l'analyse qui suivra nous pourrons voir le regard que les paradoxographes portent sur la définition du genre de l'animal dans un contexte littéraire spécifique.

Une biche aux bois, connue aujourd'hui sous le nom de « biche de Cérynie », est en effet attestée dès l'époque classique dans le cycle d'Héraclès et on la retrouve de façon continue jusque dans les textes en poésie et prose des époques hellénistique et impériale, que ces derniers soient en grec ou en latin. Selon ces témoignages, l'animal est mentionné au féminin, et est doté de bois

9 Zucker 2005 : note 4.

10 Georgoudi 1990 : 233.

11 Georgoudi 1990 : 234.

d'or et parfois de pieds ou de sabots en métal. La plupart des textes, à l'exception notable de Callimaque (voir *infra*), ne parlent que d'une seule biche aux bois, qui apparaît donc comme un animal unique et, à ce titre monstrueux malgré sa beauté. Une étude sur la représentation de la biche aux bois dans la littérature et dans l'art a été menée par H. Fuzier¹² ; dans le présent article nous nous limiterons aux occurrences mythologiques et paradoxographiques, pour lesquelles nous constatons que les informations sont finalement relativement unifiées.

Dans les textes poétiques et mythographiques, l'animal, quel que soit son genre, est associé, en premier lieu, à la figure d'Artémis, un auteur comme Pseudo-Apollodore précisant même qu'il « lui était consacré »¹³. En outre, la capture de cet animal constitue une des épreuves d'Héraclès. La liste des occurrences littéraires ci-dessous nous donne en résumé une idée de la dissémination du mythe de la biche aux bois.

Un récit complet et cohérent sur la biche de Cérynie et sa capture par Héraclès n'apparaît dans notre documentation qu'à l'époque romaine, dans la *Bibliothèque* du Pseudo-Apollodore (II. 81 = II. 5. 3). Le texte du mythographe comporte à ce titre plusieurs détails que les textes antérieurs omettent :

τρίτον ἄθλον ἐπέταξεν αὐτῷ τὴν Κερυνίτιν ἔλαφον εἰς Μυκήνας ἔμπουν ἐνεγκεῖν. ἦν δὲ ἡ ἔλαφος ἐν Οἰνόῃ, χρυσόκερως, Ἀρτέμιδος ἱερά... ἐπεὶ δὲ κάμνον τὸ θηρίον τῇ διώξει συνέφυγεν εἰς ὄρος τὸ λεγόμενον Ἀρτεμίσιον, κάκειθεν ἐπὶ ποταμὸν Λάδωνα, τοῦτον διαβαίνειν μέλλουσαν τοξεύσας συνέλαβε, καὶ θέμενος ἐπὶ τῶν ὤμων διὰ τῆς Ἀρκαδίας ἠπέιγτο....

« Comme troisième travail, Eurysthée ordonna à Héraclès de ramener en vie à Mycènes la biche Cérynite. La biche se trouvait à Oinoè, elle avait une ramure d'or et était consacrée à Artémis... Quand la bête, fatiguée par la poursuite, chercha refuge sur la montagne dite Mont d'Artémis et, de là, gagna le fleuve Ladon, Héraclès la toucha d'une flèche, au moment où elle allait le franchir, et s'empara d'elle. Il la mit sur ses épaules et se hâta à travers l'Arcadie... »¹⁴.

La narration du Pseudo-Apollodore fournit quelques éléments singuliers. D'abord, il omet toute référence à ses sabots dans cette version, et n'évoque que les bois de la biche. Ceux-ci concentrent en effet deux caractéristiques, qui font de la biche un animal extraordinaire : d'un côté, leur présence entre

12 Fuzier 1999 : 99-108.

13 Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, II.5.3 = II.81 : Ἀρτέμιδος ἱερά.

14 Traduction de Carrière et Massonnie 1991.

en contradiction avec le genre sexué de la biche, et de l'autre, leur nature métallique fait de cette biche un animal hybride. Ensuite, le terme *θηρίον* semble souligner la nature féroce ou tout au moins indomptable de la biche, ce qui accentue sa singularité¹⁵. Enfin, la localisation de l'exploit d'Héraclès est uniquement péloponnésienne, comme l'indiquent les noms de Cérynie, toponyme évoqué par l'adjectif qui qualifie la biche, d'Oinoè, ville importante d'Argolide, du mont d'Artémis (il s'agit vraisemblablement du mont Artémision, entre Argolide et Arcadie) et du fleuve Ladon, qui coule entre l'Arcadie et l'Achaïe, pour retourner à Mycènes en Argolide. Le nom de Cérynie intervient qui plus est comme étymologie possible, par le rapprochement entre les « bois » ou « cornes » (*κέρας*, à tirer de l'adjectif *χρυσόκερος*) avec ce toponyme.

L'exploit d'Héraclès enfin constitue en lui-même un *paradoxon* : il s'agit d'une part de rattraper à la course une bête qui s'enfuit (un motif attesté par exemple pour le renard de Teumesse)¹⁶, d'autre part de capturer et maîtriser un animal sauvage ou un monstre sans le tuer ou le blesser. La biche de Cérynie prend place ainsi dans une série où figurent également le taureau de Crète¹⁷, Cerbère¹⁸ ou le sanglier d'Érymanthe¹⁹, autres exploits d'Héraclès.

Mais les allusions à la biche aux bois sont bien antérieures au Pseudo-Apollodore et remontent, en l'état de notre documentation, à la troisième *Olympique* de Pindare (3.26-30). Dans ce poème l'animal est décrit comme « un cerf femelle aux bois d'or » (*χρυσόκερων ἔλαφον θήλειαν*). L'adjectif *χρυσόκερος*, dont on ne peut savoir s'il a été forgé par Pindare ou s'il est déjà traditionnel à son époque, connaît en tout cas une grande fortune, car il est employé également non seulement par les poètes postérieurs mais aussi par les prosateurs²⁰. La précision de l'adjectif *θήλεια* chez Pindare est importante, car elle définit le genre de l'animal sans ambiguïté. La localisation de l'animal est différente de celle qui sera adoptée par Pseudo-Apollodore : l'animal ne se

15 Pour le terme *θηρίον* voir l'interprétation de Trinquier 2008 : 77, qui reprend Zucker 2005 : 91 « *θηρίον* est un animal qu'on aborde ou qu'on évoque avec crainte ou répulsion – un animal qui impressionne ».

16 Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, II, 57-60 (= II, 4, 6-7) ; Delattre 2010.

17 Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, II, 94 (= II, 5, 7).

18 Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, II, 122 (= II, 4, 12).

19 Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, II, 83 (= II, 5, 4).

20 Par exemple, Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, IV.13 (*χρυσόκερων οὐσαν ἔλαφον*, « la biche aux bois d'or »), dans son récit sur les épreuves d'Héraclès). Dans ce texte en prose, le terme *χρυσόκερος* garde peut-être une connotation poétique, ce qui signifierait un emprunt ou une quasi-citation.

trouve pas en Grèce mais dans « ces régions que Borée ne tourmenta jamais de son souffle glacial »²¹.

Une scholie au poème de Pindare (3.50b) indique que Peisandros, l'auteur anonyme d'une *Theseis* (fr. 3 PEG), et Phérécyde (*FGrHist* 3 F 71 = fr. 71 Fowler), s'accordaient aussi avec la tradition qui veut que l'animal soit femelle et ait des cornes dorées²². C'est en effet une donnée qui revient avec une grande fréquence dans les textes, mais qui peut être exprimée avec des formules variées. Ainsi, dans l'*Héraclès furieux* d'Euripide (375-379), le chœur évoque l'animal en tant que χρυσοκάρανον δόρκαν ποικιλόνωτον (« une chevrette à la tête d'or et au dos tacheté »)²³. L'adjectif χρυσοκάρανος peut ici être interprété comme une reformulation recherchée du plus courant χρυσόκερως. L'animal est, en outre, n'est pas appelé « biche » ou « cerf » (ἔλαφος), mais d'un terme qui évoque sans doute le « chevreuil » (δορκάς), ce qui renforce l'originalité de l'énoncé²⁴. En revanche un fragment des *Téménides* du même Euripide (fr. 740 *TGrF* vol. 5, Kannicht) offre l'expression plus banale χρυσόκερων ἔλαφον, déjà présente chez Pindare. Dans ce dernier cas le genre grammatical de ἔλαφον est indéterminable, y compris dans le contexte d'où est issu ce fragment²⁵.

Deux fragments tragiques conservés grâce à Élien dans le même passage offrent de nouvelles variations, avec le même emploi de l'adjectif κερούσσα dans les deux occurrences. Le premier fragment est issu d'une *Iphigénie* d'Euripide²⁶ :

ἔλαφον δ'Ἀχαιῶν χερσὶν ἐνήθησω φίλαις
κερούσσαν...

« je remettrai en mains propres aux Achéens une biche
pourvue de bois »

21 *Olympique* 3.56 : τὰν μεθέπων ἴδε καὶ κείναν χθόνα πνοιᾶς ὀπιθεν Βορέα ψυχροῦ.

22 θήλειαν δὲ εἶπε καὶ χρυσοκέρων ἀπὸ ἱστορίας· ὁ γὰρ τὴν Θησιγίδα γράψας τοιαύτην αὐτὴν... καὶ Πείσανδρος ὁ Καμυρεὺς καὶ Φερεκύδης.... Voir aussi Gantz 1993 : 386.

23 Fuzier 1999 : 101. À noter cependant que le terme δόρκαν, que nous adoptons ici, n'est pas sûr, pas plus que la leçon δόρκα préférée par certains éditeurs.

24 On trouve le même terme chez Xénophon (*Cyropédie*, I.4.7) et le terme ζορκάς chez Hérodote (*Histoires*, IV. 192). Les deux auteurs, dans les passages cités, distinguent la δορκάς de ἔλαφος.

25 Élien, *De Natura Animalium* VII. 39 : ἐν δὲ τοῖς Τημενίδαις τὸν Ἡράκλειον ἄθλον ἔλαφον κέρατα ἔχειν ὁ αὐτὸς Εὐριπίδης φησὶ (« dans les *Téménides*, le même Euripide indique que le cervidé qui constituait l'exploit d'Héraclès avait des bois »). Les incertitudes qui pèsent sur la leçon δόρκαν / δόρκα empêchent également d'affirmer avec certitude qu'Euripide fait allusion à un chevreuil femelle dans l'*Héraclès furieux*, même si c'est vraisemblable.

26 *De Natura Animalium* VII. 39 = fr. 857 *TrGF* vol.2 Snell et Kannicht.

Le second provient des *Aléades*, une tragédie perdue de Sophocle²⁷ :

νομάς τε τις κερούσσ' ἀπ' ὀρθίων πάγων
καθείρπεν ἔλαφος.

« une biche pourvue de bois dévala pour paître
du haut des collines abruptes »

À noter que ces deux fragments ne se rapportent pas à la biche de Cérynie, mais, pour le premier, à la biche sacrifiée à la place d'Iphigénie, et pour le second à la biche qui nourrit Téléphe : ces deux biches semblent ainsi acquérir au moins une partie des caractéristiques merveilleuses de l'animal chassé par Héraclès.

À l'époque hellénistique, une évocation de la biche d'Héraclès se trouve chez Callimaque dans son *Hymne à Artémis*. Comme Pindare et les tragiques, le poète parle clairement de cervidés femelles dotés de bois, ceux-ci étant qui plus est dorés (v. 100-102) :

σκαίρουσας ἐλάφους (...) κεράων δ' ἀπελάμπετο χρυσός.

« des biches bondissantes... dont resplendissait la ramure d'or ».

L'originalité de ce passage réside dans le fait que Callimaque ne parle ni d'une biche singulière ni d'une espèce, mais d'un ensemble de biches extraordinaires associées à Artémis.

Pour le reste, ses notations correspondent à ce que l'on connaît par ailleurs. Ainsi, l'emploi du verbe σκαίρω (« sauter, bondir ») fait sans aucun doute allusion à la difficulté que représente pour Héraclès la tâche de capturer ces animaux. L'expression κεράων... χρυσός représente de son côté une glose analytique de l'adjectif χρυσόκερως, attesté aussi bien chez Pindare que chez Bacchylide. Enfin cette version, qui est aussi localisée dans le Péloponnèse, associe, encore une fois, l'animal sacré d'Artémis aux exploits d'Héraclès. Comme plus tard Pseudo-Apollodore, qui s'en est peut-être inspiré, Callimaque propose une interprétation du nom de la biche, à ceci près que la sienne est explicite : dans sa version, une des cinq biches a pu échapper à la poursuite du héros (conformément à la volonté d'Héra), a passé le fleuve Céladon²⁸, et s'est réfugiée, finalement, sur le mont Cérynien, d'où elle a gagné

27 *De Natura Animalium* VII. 39 = fr. 89 TGrF vol.4, Radt.

28 Sur ce fleuve voir Strabon, *Géographie* 8.3 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, 8.38.9 (sous le nom de Céladous). Le nom constitue probablement un jeu de Callimaque, qui construit un nouveau nom, dont l'étymologie pourrait être associée au verbe κελάδω (« résonner », « faire le bruit de l'eau »).

son nom. Ce qui est jeu de mots implicite entre Cérynie et κέρας chez Pseudo-Apollodore est chez Callimaque un lien étiologique affirmé.

La liste des occurrences littéraires qui comprennent une affirmation explicite du genre féminin et la mention des bois dorés se poursuit avec une évocation de la biche dans la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne, peut-être au II^e ou III^e s. de notre ère²⁹ : la jeune biche, qui figure sur l'armure d'Euryppyle, est toujours dotée de pieds agiles et de cornes d'or :

κεμμάς δ'εὖ ἤσκητο θοῇ πόδας (...)
καὶ τὴν μὲν χρυσέοιο κεράατος ὄβριμος ἦρωσ ἄμπεχεν.

« voici maintenant, merveille de l'art, la biche aux pieds légers (...) que le vaillant héros empoigne par sa corne d'or » (VI. 223-226 ; traduction Fr. Vian modifiée).

Mais l'auteur fait de la biche un animal malfaisant car « elle souffle la mort avec son haleine » (οὐλομένοιο πυρὸς πνείουσαν ἀυτμήν). Cette version est singulière : Quintus mélange deux énoncés, celui de la biche et celui des taureaux combattus par Jason en Colchide chez Apollonios de Rhodes, pour construire l'image de la biche malfaisante³⁰. Il est possible également que Quintus s'inscrive dans une tradition, attestée par Pline l'Ancien, qui mentionne la capacité qu'ont les cerfs de faire sortir les serpents de leurs trous grâce à leur souffle³¹.

La tradition poétique byzantine maintient la tradition d'une biche intégrée dans les travaux d'Héraclès, comme dans les épigrammes du premier livre de l'*Anthologie de Planude* consacrées aux travaux d'Héraclès (91-96). Toutes les références mentionnent que l'animal est féminin, et la plupart soulignent l'existence de bois dorés, comme l'épigramme 92 qui reprend l'ancienne expression χρυσόκερων ἔλαφον (« la biche aux bois d'or »), et surtout l'épigramme 96.7-8, qui décrit en fait une œuvre d'art qui représente ou à laquelle le poète compare la biche d'Héraclès :

ὄλη κεμάς ἦδε τέθηλεν
οὐ κέρασιν μούνοισ, ἀλλὰ τέχνη χρυσέη.

« cette biche, tout entière est d'or, non seulement par les cornes, mais par la beauté de l'art »³².

29 Voir l'édition de F. Vian 1963 – 1969.

30 Vian 1966 : 76, note 1.

31 voir Pline, *Histoire Naturelle* 28, 149-151 ; Gaide 2001 ; Francfort 2015, 131.

32 Fuzier 1999 : 102.

Ce tableau rapide des principales occurrences de la biche de Cérynie pourrait se poursuivre avec encore d'autres mentions, comme celle d'Héraclite dit le Pontique³³ dans ses *Allégories d'Homère*, où l'auteur propose une interprétation morale des exploits d'Héraclès³⁴, ou celle de la *Tabula Albana*, œuvre d'un auteur anonyme et d'une datation douteuse³⁵, qui évoque le pelage « tacheté » (στικτήν) de la biche. Nous pouvons en retenir l'idée que la tradition poétique et mythographique ne remet jamais en cause l'idée d'une biche dotée d'une ramure dans la liste des travaux d'Héraclès. Il semble pourtant avoir existé un débat à ce sujet, comme le prouve un passage d'Élien : si ce dernier, dans son traité sur la *Personnalité des animaux* (VII.39), cite des auteurs tragiques qui évoquent la biche de Cérynie ou des animaux similaires, c'est justement pour défendre l'existence paradoxale de cette biche, non seulement dans la tradition mythologique, mais aussi à l'état naturel. Le débat sur l'existence ou non de bois de la biche se retrouve aussi dans les travaux de philologues alexandrins : Zénodote voulait corriger le terme κερρόεσης employé par Anacréon (fr. 408 Page), alors que Aristophane de Byzance soutenait l'existence de bois chez les animaux femelles³⁶.

Non sans ironie, Élien s'appuie sur ces citations pour attaquer « tous ceux qui racontent qu'il ne pousse pas de bois à la femelle du cerf » et « qui n'ont aucun égard pour ceux qui témoignent du contraire »³⁷. Ce faisant, Élien s'inscrit dans le débat instauré par Aristote, en y intégrant l'exemple de la biche de Cérynie, là où le corpus paradoxographique, qui poursuit Aristote à sa façon, l'ignore complètement et fabrique d'autres types d'énoncés.

33 Pour la figure et l'œuvre d'Héraclite, commentateur d'Homère, voir l'édition de Buffière 1962 ; Russell & Konstan 2005. On suppose qu'Héraclite vivait au I^{er} siècle de notre ère, sous les règnes d'Auguste et de Néron.

34 33.5 : δειλίαν γε μὴν ἐφυγάδευσεν ἐκ τοῦ βίου, τὴν Κερύνειαν ἔλαφον : « Héraclès chassa de la vie la lâcheté, la biche de Cérynie » (trad. F. Buffière).

35 Le texte est répertorié d'abord dans les *IG* (14, 1293) puis chez Jacoby *FGrHist.*40F 1a (p. 268).

36 Trinquier 2008 : 82 ; Slater 1982 : 341 – 342.

37 Ὅσοι λέγουσι θήλυν ἔλαφον κέρατα οὐ φύειν, οὐκ αἰδοῦνται τοὺς τοῦ ἐναντίου μάρτυρας.

3. La biche aux bois : une construction paradoxographique intentionnelle ?

Bien attestée, donc, dans la tradition poétique et mythographique, comme biche de Cérynie, la biche aux bois fait deux fois l'objet d'une mention dans la *Collection d'Histoires Curieuses*³⁸ du Pseudo-Antigonos de Carystos³⁹.

Il faut cependant immédiatement noter que chez cet auteur, comme dans le reste du corpus paradoxographique, il est question d'une espèce entière, non d'un animal unique, conformément à une approche naturaliste issue d'Aristote. L'accent est mis non sur le fait que les biches possèdent des bois, mais sur l'usage curieux de ces mêmes bois :

§ 20: τὴν δὲ ἔλαφον τὸ δεξιὸν κέρασ καταρύσσειν · εἶναι δὲ καὶ τοῦτο ἐν πολλοῖς χρήσιμον.

« La biche enterre son bois droit ; il sert, lui aussi, à de nombreux usages ».

§29 : Τὰς δ' ἐλάφους λέγει τίκτειν παρὰ τὰς ὁδοὺς, φευγούσας τὰ θηρία · ἥμισα γὰρ ἐπιτίθεσθαι τοὺς λύκους ἐνθάδε · ἄγειν δὲ καὶ τὰ τέκνα ἐπὶ τῶν σταθμῶν, ἐθιζούσας οὐ δεῖ ἀποφεύγειν · εἶναι δὲ τοῦτο πέτραν ἀπορρώγα, μίαν ἔχουσαν ὁδόν. Ἦδη δὲ διειλήφθαι ἀχαιῖνην ἔλαφον κιττὸν ἔχουσαν ἐπὶ τῶν κεράτων ὡς ἂν ἐνύγρων ὄντων. Ἀλίσκεσθαι δὲ ἐλάφους καὶ συριπτόντων καὶ ἀδόντων, ὥστε καὶ κατακλίνεσθαι ὑπὸ τῆς ἡδονῆς.

« Les biches, écrit-il, font leurs petits au bord des chemins pour échapper aux bêtes sauvages, car les loups s'attaquent très peu à ces endroits. Elles conduisent aussi leurs petits à leur gîte pour les habituer aux endroits où il faut trouver refuge : ceux-ci sont par exemple une anfractuosité dans un rocher, avec un seul accès. Il est déjà arrivé qu'on capture une grande et vieille biche avec du lierre sur ses bois, comme si ceux-ci étaient encore tendres. On peut aussi capturer des cervidés en jouant de la flûte ou en chantant, au point de les faire se coucher de plaisir ».

38 Ce texte a été transmis par un manuscrit byzantin du IX^e s., le *Palatinus graecus* 398, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg.

39 Le seul Antigonos que la tradition nous a fait connaître était un homme érudit du III^e s. avant notre ère. Il est né en Eubée à Carystos, et il connaît son *floruit* à Pergame, à la cour des Attalides, où il est resté cinquante ans, entre 247 et 197 avant notre ère (voir Dorandi 1999). Le style et le lexique de la *Collection d'Histoires Curieuses* ne ressemblant pas à ceux des autres œuvres d'Antigonos, et on est conduit à penser qu'il s'agit d'un autre auteur, qu'on appelle désormais Pseudo-Antigonos. On estime la datation de son œuvre à 240 av. notre ère. Le débat sur l'identité de l'auteur de la *Collection* est immense : voir la thèse de Köpke, qui s'appuie sur le lemme de Hésychius, *Lex.*, τ 561 pour le μῶς ἐλειός (dans Dorandi 1999 : xi), la réflexion de Jacob sur l'identification de l'auteur (Jacob 1983 : 121-140) et Eleftheriou 2018 (thèse de doctorat, vol. 1, p. 14-15).

Les deux occurrences correspondent à deux paragraphes autonomes et distincts, qui ne font pas partie du même regroupement opéré par Pseudo-Antigonos : le premier passage est très court et s'inscrit dans un groupe de notices portant sur les usages médicaux des parties des animaux, tandis que le second accumule plusieurs détails sur le comportement des cerfs. L'auteur, dans les deux cas, ne s'intéresse pas à un animal considéré comme extraordinaire, mais à une espèce et à ses pratiques.

Les deux passages évoquent pourtant sans ambiguïté des cervidés pourvus de bois au féminin, en contradiction avec ce que l'on observe dans la nature. Mais ils n'attirent pas l'attention sur le détail des bois en soi, qui ne suffit donc pas à rendre l'animal surprenant : ce qui suscite l'impression de *paradoxon*, c'est la description du comportement des cervidés. Le paradoxe que constitue pour nous une biche pourvue de ramure n'en est donc pas forcément un pour Pseudo-Antigonos, ce qui mérite quelques explications. En étudiant la méthode suivie par Pseudo-Antigonos pour composer son texte, nous espérons pouvoir éclairer ce problème, qui tient entre autres à la désignation de l'espèce en grec ancien et à l'usage du masculin ou du féminin pour l'identifier.

Pour comprendre ce texte, il faut remonter à la source première du passage, qui est Aristote (*Histoire des animaux* IX.611 a-b). Mais le premier passage de Pseudo-Antigonos est tiré en fait d'un intermédiaire, Théophraste (fr. 175 = Phot. *Bibl.* 278.8, 528b), qui réinterprète déjà à sa façon ledit passage d'Aristote, alors que le second passage de Pseudo-Antigonos est tiré d'Aristote⁴⁰. La suite de l'article analyse donc la chaîne de transmission des informations d'un auteur à l'autre.

3.1 : Le problème du genre en comparaison avec d'autres animaux

On observe une grande proximité entre le premier paragraphe du Pseudo-Antigonos, cité ci-dessus, et un passage dans un autre catalogue paradoxographique, le *De Mirabilium Auscultationibus* du Pseudo-Aristote (*Mir.* 76, 835b 27-28)⁴¹ :

40 La transmission du texte d'Aristote à celui du Pseudo-Antigonos n'a pas été forcément directe, et a pu se faire via des sources intermédiaires, sous forme d'*excerpta* notamment.

41 Traité pseudépigraphique anonyme dont la paternité et la datation sont incertaines. On tend à placer sa datation vers le II^e siècle de notre ère ; voir Vanotti 2007 : 5-6 ; Moraux 1951 : 260. Le *De Mirabilium Auscultationibus* est édité avec Pseudo-Antigonos chez Westermann (1839) et Giannini (1965).

Τὰς ἐν Ἠπειρῷ ἐλάφους κατορύττειν φασὶ τὸ δεξιὸν κέρασ, ὅταν ἀποβάλωσι, καὶ εἶναι πρὸς πολλὰ χρήσιμον.

« Les biches en Épire, après l'expulsion de leur bois droit, le cachent, dit-on. Le bois est d'une grande utilité ».

Les rapports entre les deux paradoxographes sont complexes, car ils partagent un certain nombre de données, et il n'est pas impossible que Pseudo-Antigonos soit l'une des sources ou origines de la compilation du Pseudo-Aristote. Dans ce cas précis, leur formulation est très proche, à la fois par l'emploi du féminin pour désigner le cervidé, par la condensation de l'énoncé et l'attention portée à l'utilité du comportement de l'animal. Cette proximité entre les deux énoncés invite à ne pas tenter d'amender le texte de Pseudo-Antigonos et à le tenir pour cohérent.

Le passage du Pseudo-Antigonos fait partie d'un ensemble de notices portant sur un groupe d'animaux (le gecko, la jument, le phoque) dont le comportement indique une sorte de sentiment de protection jalouse (φθόνος) éprouvée contre d'autres animaux et même contre l'homme :

Οὐχ ἦττον δὲ τούτων θαυμάσια τὰ φθα<τι>κὰ κατὰ τῶν ὠφελούντων, οἷον ὁ γαλεώτης, ὅταν ἐκδύῃ τὸ γῆρας, ἐπιστραφεὶς κατέπιεν · ἐπιληψίας γάρ ἐστιν, φασίν, ὡς ὁ Ἀριστοτέλης καταγράφει, φάρμακον. Ὡσαύτως δ' ἡ φώκη μετὰ τὸ τεκεῖν ἐξεμεῖν τὸν ὄρον · καὶ γὰρ τοῦτον πρὸς τὴν αὐτὴν ἀρρωστίαν χρήσιμον. Τὰς δὲ ἵππους τὸ ἐπιφύομενον τοῖς ἐμβρύοις ἵππομανὲς ἀπεσθίειν · γίνεσθαι δὲ τοῦτο ἐπὶ τοῦ μετώπου καὶ πρὸς πολλὰ ζητεῖσθαι. Τὴν δὲ ἔλαφον τὸ δεξιὸν κέρασ κατορύσσειν · εἶναι δὲ καὶ τοῦτο ἐν πολλοῖς χρήσιμον. Ταῦτα μὲν οὖν, εἴτε κατὰ προαίρεσιν εἴτε κατὰ τύχην οὕτως ἔχει, πολλῆς ἐστὶν ἐπιστάσεως δεόμενα.

« Non moins surprenante est la destruction de parties du corps qui sont par ailleurs très utiles, comme par exemple dans le cas du gecko ; quand il se dépouille de sa vieille peau, il y revient et la dévore. Or, on dit que sa peau – et c'est ce que rapporte Aristote – est un remède contre l'épilepsie. De la même façon, le phoque femelle rejette son petit-lait après avoir mis bas ; or cette substance est très utile contre la même maladie. Les juments mangent l'hippomane qui forme une excroissance chez les nouveau-nés : elle est située sur le front et est recherchée pour de nombreux usages. **La biche enterre son bois droit ; il sert, lui aussi, à de nombreux usages.** Mais on aurait besoin d'un examen attentif pour déterminer si ces comportements sont intentionnels ou s'ils sont dus au hasard ».

Pseudo-Antigonos s'inscrit ainsi dans la tradition aristotélicienne : bien que les animaux soient considérés comme des êtres privés du λόγος propre

aux humains, tous disposent, malgré tout, d'une série de règles comportementales, même si elles diffèrent dans leur expression de l'*ethos* humain⁴².

Un fragment de Théophraste⁴³ transmis par Photius est très similaire, aussi on en déduit généralement qu'il est la source du Pseudo-Antigonos. En effet, le texte de Théophraste est le seul qui regroupe les mêmes animaux dans un ordre identique avec globalement les mêmes détails :

“Οτι ὁ γαλεώτης, φασί, φθονῶν τῆς ὠφελείας τοῖς ἀνθρώποις καταπίνει τὸ δέρμα ὅταν ἐκδύσῃται· ἐστὶ γὰρ βοήθημα ἐπιλήπτῳ. Καὶ ὁ ἔλαφος τὸ δεξιὸν κατορύττει κέρασ, πρὸς τε τὰ τῆς φρύνης φάρμακα καὶ πρὸς ἄλλα πολλὰ χρήσιμον. Καὶ ἡ ἵππος ἀπεσθίει τῶν πῶλων τὸ ἵππομανές· καὶ γὰρ τοῦτο πρὸς ἓνα χρήσιμον. Καὶ ἡ φώκη ὅταν μέλλῃ ἀλίσκεσθαι ἐξεμεῖ τὴν πιτύαν, χρησιμεύουσιν καὶ ταύτην τοῖς ἐπιλήπτοις.

« On dit que le lézard, jaloux du service qu'il peut rendre aux hommes, englutit sa peau quand il mue, car elle est un remède contre l'épilepsie. Et le cerf enfouit sa corne droite, car il est utile, entre autres nombreux usages, contre le venin de crapaud. Et la jument arrache et mange l'hippomane des poulains, car il est aussi propre à quelques usages. Et le phoque femelle, sur le point d'être capturé, rejette son premier lait qui est bon, lui aussi, pour les épileptiques. »

Les passages du Pseudo-Antigonos et du Pseudo-Aristote portent sur le comportement d'un cervidé mentionné sans ambiguïté au féminin, et c'est le cas également chez Théophraste pour la jument (ἡ ἵππος) et le phoque (ἡ φώκη), sans doute femelle puisqu'il produit du lait. En revanche, le gecko (ὁ γαλεώτης) et le cervidé (ὁ ἔλαφος) sont nommés au masculin dans le fragment théophrastéen. Il n'est bien sûr pas impossible que le passage au masculin puisse être attribué à Photius, mais l'emploi de ce même masculin dans un passage d'Élien (*De natura animalium*, III. 17) qui s'appuie sur le même texte de Théophraste, invite à considérer ce masculin comme valide. L'explication de cette divergence entre le texte de Théophraste et celui du Pseudo-Antigonos semble évidente : le gecko et le cerf représentent l'espèce, alors que la jument et le phoque sont au féminin, car elles représentent les membres femelles de l'espèce, les mères : le texte parle en effet clairement d'un poulain pour la jument et du premier lait pour le phoque.

42 Labarrière 2000 : 107-108.

43 Théophr., fr.175 (= Phot. *Bibl.* 278.8, 528b). Ces passages proviennent probablement de l'œuvre de Théophraste *Περὶ τῶν λεγομένων φθονεῖν* (Rose 1863 : 354-355).

On pourrait donc conclure à une modification volontaire - qu'il faudrait expliquer - ou à une erreur de la part des paradoxographes dans leur prise en compte du texte de Théophraste pour leur propre compilation. Mais la situation s'avère plus nuancée si l'on prend en considération la source primaire de Théophraste, qui semble être un passage d'Aristote. Ce dernier consacre en effet un long passage dans son *Histoire des animaux*, à l'étude de la vie et du comportement des cervidés (*H.A.*, IX. 611a 29-31) :

<αί ἔλαφοι> ἀποβάλλουσι δὲ καὶ τὰ κέρατα ἐν τόποις χαλεποῖς καὶ δυσεξευρέτοις· ὅθεν καὶ ἡ παροιμία γέγονεν "οὐ αἱ ἔλαφοι τὰ κέρατα ἀποβάλλουσιν"· (...). Λέγεται δ' ὡς τὸ ἀριστερὸν κέρασ οὐδεὶς πω ἐώρακεν· ἀποκρύπτειν γὰρ αὐτὸ ὡς ἔχον τινὰ φαρμακείαν.

« Les biches perdent leurs bois dans des lieux difficiles et impénétrables ; et c'est de là que vient le proverbe qui dit « là où les biches perdent leurs bois » (...). Et l'on prétend que personne encore n'a vu le bois gauche, car elles le cachent comme s'il avait une vertu médicinale. »

Le sujet de ἀποβάλλουσι est sous-entendu dans le texte d'Aristote, mais il peut être suppléé grâce à la mention du proverbe, dont le sujet est bien au féminin (αἱ ἔλαφοι). Aristote dans le contexte de ce passage semble donc parler d'une biche, et précise que son bois *gauche* – et non le bois droit, comme le dit Théophraste – dispose de propriétés médicinales. On observe donc deux altérations de la tradition du texte aristotélicien à partir de Théophraste, qui réécrit le texte en totale opposition avec son modèle : les modifications portent à la fois sur le sexe de l'animal (femelle chez Aristote, mâle chez Théophraste) et sur l'identité du bois en question (gauche chez Aristote, droit chez Théophraste).

Il semble donc que Pseudo-Antigonos conserve des éléments du texte d'Aristote (le genre grammatical féminin du cervidé, un détail qui reste à expliquer) alors même que les détails de son texte (l'accumulation des animaux) sont empruntés à celui de Théophraste. En réconciliant la version d'Aristote et la version de Théophraste, Pseudo-Antigonos propose un énoncé devenu autonome, qui n'est tout à fait celui d'aucun de ses devanciers. Il impose ainsi un nouveau *paradoxon* sur les cervidés et leur comportement, alors même que les données qu'il présente ne sont pas en soi originales.

La situation est donc la suivante en résumé :

	Bois	Genre
Aristote	Gauche	Féminin
Théophraste	Droit	Masculin
Ps.-Antigonos	Droit	Féminin
Ps.-Aristote	Droit	Féminin
Élien	Droit	Masculin

3.2 : Le genre dans la description des aspects de la vie de l'animal

Le second passage de Pseudo-Antigonos possède des caractéristiques similaires au premier. Tout d'abord, on en retrouve encore une fois un détail chez Pseudo-Aristote (*De Mirabilium Auscultationibus*, 5 = 830b23-25), dans un passage composite constitué à partir de plusieurs mentions :

Φασί τινες ἐν Ἀχαΐᾳ τῶν ἐλάφων, ὅταν ἀποβάλλωσι τὰ κέρατα, εἰς τοιούτους τόπους ἔρχεσθαι ὥστε μὴ ῥαδίως εὐρεθῆναι. πολλαῖς δὲ καὶ κισσὸν ἐπιπεφυκότα ἐν τῷ τῶν κεράτων τόπῳ ὁρᾶσθαι.

« On dit que quand certaines biches en Achaïe perdent leurs bois, elles vont en des endroits capables de les rendre difficiles à trouver. Et chez de nombreuses biches on peut même voir du lierre pousser sur leurs bois ».

Pseudo-Aristote opère une condensation majeure en comparaison des quelques lignes composées par Pseudo-Antigonos, et cette réduction s'accompagne de deux modifications. Tout d'abord, la localisation en Achaïe est soit une erreur, soit une glose explicative qui remplace la « biche de grande taille » (ἀχαιῖνην ἔλαφον) que l'on trouve chez Pseudo-Antigonos. Ensuite, les détails concernant la protection et l'éducation des petits sont remplacés par un rappel concernant les bois de la biche, ce qui permet d'introduire la notation sur le lierre qui peut y pousser.

Le long texte d'Aristote (*H.A.* IX. 611a-b), dont le passage du Pseudo-Antigonos est très proche, permet de mieux comprendre les articulations du paradoxographe ⁴⁴:

⁴⁴ Voir aussi la version d'Élien (*De Natura Animalium* VI. 11) directement suivie par Aristophane de Byzance dans les notices où il traite des particularités de la vie de la biche (*Historiae animalium Epitome*, II. 490sq.). La peur ressentie par la biche face à ses ennemis est aussi attestée chez Plutarque (*De sollertia animalium*, 961d-e).

Histoire des animaux, IX. 611a 15-28

Τῶν δ' ἀγρίων καὶ τετραπόδων ἡ ἔλαφος οὐχ ἤκιστα δοκεῖ εἶναι φρόνιμον, τῷ τε τίκτειν παρὰ τὰς ὁδοὺς (τὰ γὰρ θηρία διὰ τοὺς ἀνθρώπους οὐ προσέρχεται). (...) Ἔτι δὲ τὰ τέκνα ἄγει ἐπὶ τοὺς σταθμούς, ἐθίζουσα οὐ δεῖ ποιεῖσθαι τὰς ἀποφυγὰς· ἔστι δὲ τοῦτο πέτρα ἀπορρώξ, μίαν ἔχουσα εἴσοδον, οὐ δὴ καὶ ἀμύνεσθαι ἤδη φασὶν ὑπομένουσαν. (...) Ἔτι δὲ ὁ ἄρρην ὅταν γένηται παχύς (γίνεται δὲ σφόδρα πίων ὁπώρας οὕσης), οὐδαμοῦ ποιεῖ αὐτὸν φανερὸν ἀλλ' ἐκτοπίζει ὡς διὰ τὴν παχύτητα εὐάλωτος ὢν. Ἀποβάλλουσι δὲ καὶ τὰ κέρατα ἐν τόποις χαλεποῖς καὶ δυσεξευρέτοις· ὅθεν καὶ ἡ παροιμία γέγονεν "οὐ αἱ ἔλαφοι τὰ κέρατα ἀποβάλλουσιν" ὡσπερ γὰρ τὰ ὄπλα ἀποβεβληκυῖαι φυλάττονται ὀράσθαι.

« Parmi les quadrupèdes sauvages, la biche n'est pas, semble-t-il, la moins intelligente : elle fait ses petits au bord des chemins (car les bêtes sauvages ne s'en approchent pas à cause des hommes). (...) De plus, elle conduit ses petits dans les forts pour les habituer à savoir où il faut s'embusquer : le fort est une roche escarpée avec un seul accès, où la biche à ce moment-là va, dit-on, jusqu'à faire front et à se défendre. Le mâle, de son côté, quand il s'alourdit, et c'est en automne qu'il devient si gras, ne se montre plus ; il change de retraite, comme s'il sentait qu'à cause de sa graisse il sera plus aisément pris. Elle va, pour perdre son bois, dans les endroits les plus difficiles à atteindre et à reconnaître ; et de là, le proverbe si usité : "C'est là que les biches perdent leur bois " ».

Histoire des animaux, IX. 611b 17-27 :

Ἦδη δ' εἰληπται ἀχαϊνῆς ἔλαφος ἐπὶ τῶν κεράτων ἔχων κιττὸν πολλὸν πεφυκότα χλωρόν, ὡς ἀπαλῶν ὄντων τῶν κεράτων ἐμφύντα ὡσπερ ἐν ξύλῳ χλωρῷ (...). Ἀλίσκονται δὲ θηρεύμεναι αἱ ἔλαφοι συριττόντων καὶ ἀδόντων, καὶ κατακλίνονται ὑπὸ τῆς ἡδονῆς.

« On a capturé un jour un grand cerf avec sur le bois un pied de lierre verdoyant, qui y avait poussé alors que les bois étaient tendres, comme sur du bois vert. (...) Les biches se laissent prendre à la chasse quand on joue de la flûte ou qu'on chante et elles se couchent de plaisir ». (traduction de P. Louis légèrement modifiée)

Outre les effets dus à la condensation de l'énoncé, on observe que Pseudo-Antigonos (tout comme Pseudo-Aristote par la suite) opère une modification majeure en évoquant les bois de cervidés femelles qui peuvent être recouverts de lierre, tandis qu'Aristote parle d'un cerf au masculin. Cependant l'emploi du masculin et du féminin paraît très ambigu chez Aristote. Il mentionne en

effet d'abord des cervidés au féminin, quand il est question de la naissance des petits et du sentiment maternel de protection : il semble donc que soit concerné l'ensemble du groupe des femelles au sein de l'espèce. À la suite, il évoque spécifiquement le cervidé mâle, en précisant son genre par le substantif ἄρρην pour éviter toute ambiguïté. La phrase suivante, qui traite de la perte des bois, reste sans sujet : celui-ci peut donc être identifié aussi bien aux cervidés en général, si l'on prend en compte le fait que le paragraphe parle de l'espèce ; au cerf mâle, par enchaînement avec la phrase précédente ; aux biches, par enchaînement avec la première partie du paragraphe. Comme nous l'avons indiqué plus haut, l'ajout d'une phrase proverbiale dont le sujet est au féminin pourrait inciter à adopter cette troisième solution.

L'autre paragraphe du même passage ne permet pas de simplifier le débat : Aristote se réfère de nouveau aux bois des cervidés, mais en parlant d'un cerf au masculin, sans insister cependant comme précédemment sur son genre : seul l'article, et non le substantif ἄρρην, est employé. La dernière phrase sélectionnée dans notre passage finalement conclut les propos avec une mention de l'animal au féminin.

On ne peut donc conclure, à partir d'Aristote, à un usage clairement différencié du masculin et du féminin en rapport avec la distinction entre mâle et femelle. Dans certains cas, le féminin concerne explicitement les biches mères, et dans d'autres cas, en particulier quand il est question des bois, il semble se rapporter à l'espèce si l'on exclut l'hypothèse qu'Aristote pensait que les biches, la partie femelle de l'espèce, pouvaient avoir des bois. À sa façon, cette utilisation multiple du genre grammatical confirme que ce n'est pas l'emploi du féminin dans le contexte paradoxographique qui constitue le *paradoxon* construit par l'auteur : Pseudo-Antigonos et Pseudo-Aristote attirent l'attention sur l'usage qui est fait des bois, non sur leur existence même chez un animal femelle.

Il semble donc que les bois ne soient pas considérés dans ces différents énoncés comme un attribut masculin, ce qu'ils sont dans notre ordre moderne de représentation des cervidés, mais plutôt comme une caractéristique de l'espèce. Ainsi, dans le corpus naturaliste et paradoxographique, la « biche aux bois » fait partie des schèmes de représentation antiques, non contre l'évidence de la nature, mais justement parce qu'il n'est pas question de « biche », de la partie femelle de l'espèce, mais de cervidé. L'énoncé grammatical peut être distinct de la réalité zoologique : ἔλαφος pourrait être masculin ou féminin, de façon indifférenciée dans certains cas par rapport au genre réel des

animaux dont il est question. Cette conclusion expliquerait pourquoi les paradoxographes l'utilisent au féminin, là où Aristote l'utilise simultanément aux deux genres et Théophraste au masculin.

3.3 : La fluidité des genres

Il se trouve que le cas de la biche aux bois n'est pas le seul exemple de disjonction entre genre sexué et genre grammatical que l'on trouve chez Pseudo-Antigonos. Le paradoxographe évoque, en effet, également le cas de l'anguille, avec une variante intéressante par rapport au cas des cervidés (§80) :

Τὴν δ' ἔγχελυν οὔτ' ἄρρεν εἶναι οὔτε θήλυ.

« L'anguille n'est ni de sexe masculin ni de sexe féminin ».

Le nom ἔγχελυς est féminin en grec, indépendamment du genre sexué de l'animal dont il peut être question, et désigne systématiquement l'espèce, alors que ἔλαφος, on l'a vu, pourrait être à la fois féminin et masculin. D'un autre côté, alors qu'il existe pour les cervidés une distinction perçue entre éléments mâles et femelles, pour l'anguille cette distinction est niée.

Les origines de ce passage paradoxographique remontent également à l'œuvre d'Aristote, comme l'indiquent les passages suivants :

Histoire des Animaux, IV. 11, 538b 3-4

Οἷον ἔγχελυς οὔτ' ἄρρεν ἐστὶν οὔτε θήλυ, οὐδὲ γεννᾷ ἐξ αὐτῆς οὐδέν...

« Par exemple, l'anguille n'est ni mâle ni femelle et n'engendre à partir d'elle-même aucun produit ... »

De la Génération des Animaux, II. 5 741b 1-2

οὔτε δὲ θήλεα οὔτε ἄρρενα καὶ ἐν τῷ τῶν ἰχθύων γένει ἐστὶν, οἷον αἱ τ' ἐγγέλεις καὶ γένος τι κεστρέων περὶ τοὺς τελματιαίους ποταμούς.

« Il existe dans les espèces de poissons certaines espèces qui ne sont ni mâles ni femelles, par exemple les anguilles et une espèce de mullets qui vivent dans les fleuves stagnants ».

On voit bien comment, dans ces passages, Aristote emploie, comme plus tard Pseudo-Antigonos, le féminin pour désigner une espèce et non un animal spécifique : l'ensemble de l'espèce est caractérisée au féminin, sans exclure a priori l'existence des mâles. Seule une précision complémentaire invite à

renoncer même à la distinction entre mâle et femelle. Ceci devrait nous conduire à interroger à nouveaux frais la traduction à donner des cervidés au féminin dans le corpus paradoxographique : puisque Pseudo-Antigonos et Pseudo-Aristote n'attirent pas l'attention de leur lecteur sur la contradiction entre le genre des animaux évoqués et la possession d'une ramure, c'est peut-être qu'ils ne songent pas à des animaux femelles, mais à l'espèce tout entière. Le recours au masculin ou au féminin dans les différents énoncés du corpus correspondrait alors à une variation linguistique propre au grec, non à une référence à la différenciation sexuée des animaux, en tout cas lorsqu'il n'est pas question explicitement des mères. La traduction de ἔλαφος par « biche » devrait dans ce cas être abandonnée en français, puisque le nom de l'espèce dans cette langue est couramment masculin, et que le terme « biche » ne s'applique qu'à la catégorie des cervidés spécifiquement identifiés comme femelles.

Dans le corpus mythographique, la « biche de Cérynie » pourrait même subir le même sort : son association avec la vierge chasseresse Artémis a sans doute contribué à son identification chez les modernes à un animal femelle. Mais l'insistance des auteurs sur la nature dorée de ses bois pourrait nous orienter vers une autre piste : ce serait la matière des bois, et non leur existence même chez un cervidé, qui manifesterait le caractère extraordinaire de l'animal et son association avec Artémis. À rebours, un auteur comme Pindare, qui prend soin de préciser par l'adjectif θήλεια le genre de l'animal qu'il évoque, pourrait prendre parti en proposant une variante où il prendrait au mot, en quelque sorte l'expression ἡ ἔλαφος. En suivant cette voie, dans laquelle on hésitera bien sûr à s'engager, il faudrait se résoudre désormais à parler dans les travaux d'Héraclès du « cerf », voire du « cervidé de Cérynie » pour revendiquer l'ambiguïté du terme grec ἔλαφος.

4. Conclusion

De l'examen du cas de la « biche aux bois » dans les corpus mythographique et paradoxographique, plusieurs conclusions peuvent être tirées.

Tout d'abord, dans le corpus mythographique et chez les tragiques, lorsqu'il est question d'une « biche aux bois », l'animal est unique et extraordinaire. Quand il s'agit de la biche de Cérynie, cela est renforcé par la singularité de ses bois dorés, au point que l'on peut douter qu'il s'agisse vraiment d'un animal femelle, et il en va de même dans les fragments tragiques où il est question de la biche destinée à remplacer Iphigénie lors de son sacrifice.

Le cas de la biche de Télèphe est plus ambigu, car l'animal qui nourrit Télèphe est forcément une femelle. Il faut donc renoncer à chercher à spécifier de manière systématique une cohérence entre nom d'espèce, genre grammatical et genre sexué d'un animal.

Il n'est pas question, bien entendu, de faire l'hypothèse d'une espèce de cervidés, dont les femelles porteraient des bois et dont les Grecs garderaient le souvenir, comme l'avaient soutenu R. Graves⁴⁵. On ne doit pas non plus voir la « biche aux bois » comme un *paradoxon* en soi : une « biche aux bois » semble paradoxale dans notre culture contemporaine, étant donné les emplois du mot « biche », mais elle n'est pas paradoxale dans le cadre de la perception antique de l'espèce, qui peut être désignée au féminin⁴⁶. On constate donc la possibilité d'une indifférence grammaticale vis-à-vis du genre physique dans certains cas.

La dissociation, comme l'explique A. Zucker, entre la représentation mentale et la réalité d'un animal « dépend davantage d'une sorte de sexualisation imaginaire du genre grammatical »⁴⁷. Un phénomène similaire existe aussi dans les langues modernes, où, par exemple, « la » grenouille » ou « la » souris en français sont des espèces au féminin, tout comme « la » fouine, tandis que ce même animal se dit au neutre (το κουνάβι) en grec moderne, sans que cela exclue pour autant une différenciation sexuée au sein de l'espèce.

Dans le cas du cervidé en grec ancien, il semble que le nom de l'espèce puisse être en plus aussi bien masculin que féminin, et non à un seul genre grammatical, ce qui complique notre interprétation du corpus tant mythographique que paradoxographique.

45 Graves 1979 : 371 identifie la biche au renne féminin et attribue donc aux récits grecs une origine irlandaise.

46 C'est pour cette raison que l'analyse de W. Burkert est également discutable : il voit dans le récit de la biche un mythe étimologique, qui aurait pour fonction d'expliquer justement l'absence des bois chez la biche. Il s'appuie pour cela sur un vase datant de 530 avant notre ère environ, sur lequel figure la lutte d'Héraclès contre une biche équipée de bois : selon lui, les biches ne portent plus de bois parce qu'Héraclès les a coupés (Burkert 1998 : 14-15 ; cf. Triquier 2008 : 81).

47 Zucker 2005 : 5.

Bibliographie

Sources Antiques

ARISTOTE, *Histoire des Animaux*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris : Les Belles Lettres, t.I (livres i-iv) : 1964, t.II (livres v-vii) : 1968; t.III (livres viii-x) : 1969

—————, *De la génération des animaux*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris : Les Belles Lettres, 1961.

—————, *Les parties des animaux*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris : Les Belles Lettres, 2002.

APOLLODORE (pseudo), *Bibliothèque*, Wagner, R., (éd.) *Apollodori bibliotheca. Pediasimi libellus de duodecim Herculis laboribus, Mythographi Graeci* 1, Leipzig : Teubner, 1894.

ÉLIEN, *La personnalité des animaux*, traduit par A. Zucker, (2 vols.), coll. La roue à livres, Paris : Les Belles Lettres, 2001.

HÉRACLITE, *Allégories d'Homère*, texte établi et traduit par F. Buffière, Paris : Les Belles Lettres (1962) 3^{ème} tirage 2003.

PHOTIUS, *Bibliothèque*, t. VIII (cod. 257-80), texte établi, traduit et commenté par R. Henry, Paris : Les Belles Lettres, 1977.

POETAE EPICI GRAECI (PEG), Testimonia et fragmenta, ed. by Bernabé, Alberto, DeGruyter, 2005.

QUINTUS DE SMYRNE, *La Suite d'Homère (Τα Μεθ' Ομηρον)*, texte établi et traduit par Francis Vian, Paris : Les Belles Lettres, 1963-1969.

Tragicorum Graecorum Fragmenta (TGrF), Snell, B., Kannicht, R., Radt, S. L. (éds.), vols 1-5, Vandenhoeck & Ruprecht, vols. 1-5, 1986-2004.

Sources Secondaires

BANCHICH, T, *Anonymous Heraclis Historia (Tabula Albana, IG, 14, 1293)*, in I. Worthington (ed.), Brill's New Jacoby, 2008.

BURKERT, W., *Mythes et rites sacrificiels en Grèce ancienne*, coll. *La vérité des mythes*, Paris : Les Belles Lettres, 1998.

CARRIÈRE, J.-Cl. et MASSONIE, B., *La Bibliothèque d'Apollodore*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté (diff. Les Belles Lettres), 1991.

CHRIST, W. – SCHMID, W. – STÄHLIN, O. (éds.), *Geschichte der griechischen Literatur. Zweiter Teil : Die nachklassische Periode der griechischen Literatur*. Erster Band : von 320 vor Christus bis 100 nach Christus, Munich : C.H.Beck, 1974.

DELATTRE, Ch., « Pentaméron mythographique : Les Grecs ont-ils écrit leur mythes ? » *Lalies*, n° 33, Paris : Éditions de la rue d'Ulm, 2013, p. 77-170.

—————, « Le renard de Teumesse chez Antoninus Liberalis (*Mét.*, XLI). Formes et structures d'une narration », *Revue des Études Grecques*, t. 123, fascicule 1, 2010, pp. 91-111.

DORANDI, T. *Antigone de Caryste – Fragments*, Paris : Les Belles Lettres, 1999.

ELEFThERIOU, D., thèse de doctorat, *Pseudo-Antigonos de Carystos*, *Collection d'Histoires extraordinaires : édition, traduction, commentaire*, soutenue à l'Université de Paris Nanterre en avril 2018 (en cours de publication, consultable en ligne), 2018.

FRANCFORT, H.-P., « La chèvre ophiophage et le bézoard. Quelques jalons pour une histoire d'un gastrolithe renommé comme antidote », in : *Asie centrale. Transferts culturels le long de la Route de la soie*, M. Espagne, S. Gorshenina, F. Grenet, et S. Mustafayev (dir.), Paris : Éditions Vendémiaire, 2015, pp. 129-145.

FUZIER, H., « La biche transpercée par Hercule avait-elle des pieds d'airain ? » (À propos de Virgile, *Én.* VI, 802), *Latomus*, T. 58, Fasc. 1 (janvier-mars 1999), pp. 99-108.

GAIDE F., « Le cerf contre les serpents (Plin. nat. 28, 149-151) : deux lectures », in Debru A. & Palmieri N. (éds), *Docente natura. Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à G. Sabbah*, PUSE, Saint-Étienne, 2001, pp. 105-111.

GANTZ, T., *Early Greek Myth, A guide to Literary and Artistic sources*, The John Hopkins University Press, 1993.

GEORGOUDI, S., *Des chevaux et des bœufs dans le monde grec. Réalités et représentations animales à partir des livres XVI et XVII des Géoponiques*, Paris-Athènes : Daedalus, 1990.

GIANNINI, A., *Paradoxographorum Graecorum Reliquiae*, Milan : Instituto Editoriale Italiano, 1965.

GRAVES, R., *Les Mythes grecs*, Paris : Fayard, 1979.

JACOB, Ch., « De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux : sur la paradoxographie grecque », *Lalies*, II, Paris : Éditions rue d'Ulm, 1983, pp.121-140

MORAUx, P. *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain : Éditions universitaires, 1951.

PAJON LEYRA, Ir. *Entre ciencia y maravilla*, Monografías de filología griega, 21, Zaragoza : Prensas Universitarias de Zaragoza, 2011.

ROSE, V., *Aristoteles pseudepigraphus*, Leipzig : Teubner, 1863.

RUSSELL, D. & KONSTAN, D. (éds), *Heraclitus : Homeric Problems (Writings from the Graeco-Roman World)*, Society of Biblical Literature, 2005.

SCHEPENS, G. – DELCROIX, K. (éds.), « Ancient Paradoxography : Origin, Evolution, Production and Reception », Pecere, O., Stramaglia, A. (éds.) : *La letteratura di consumo nel mondo greco-latino*. Atti del Convegno Internazionale Casino, (1994), pp. 375-409.

SLATER, W., « Aristophanes Of Byzantium And Problem-Solving in The Museum », *The Classical Quarterly*, 32(2), 1982, pp. 336-349.

TRINQUIER, J., « Mimésis et connaissance dans la réflexion antique : l'exemple des animaux sans noblesse et de leur représentation », *La Part de l'Œil*, (2008), 23, pp. 75-103.

VANOTTI, G., *Aristotele. Racconti meravigliosi*. Introduzione, traduzione, note e apparati, coll. Testi a fronte 104, Milano : Bompiani, 2007.

WAGNER, R., *Mythographi Graeci: Apollodorus Bibliotheca; Pediasimi Libellus De Duodecim Herculis Labores*, Leipzig : Teubner, 1965 (1894¹).

XYLANDER, G. (éd.) Apollonios, *Historiae Mirabiles, Ant. Lib. Transformationis congeries, Phlegontis Tralliani De mirabilibus et Longaevis Libellus, eiusdem De Olympiis fragmentum, Apolonii Historiae Mirabiles, Antigoni, Mirabiliorum narratiorum congeries...*, Basel : T. Guarinum, 1568.

ZUCKER, Ar., « La physiognomonie antique et le langage animal du corps », *Rursus* 1, (2006), en ligne.

—————, *Les classes zoologiques en Grèce ancienne*, coll. Héritages méditerranéens, Aix-en Provence : Presses universitaires de Provence, 2005.